

**Pour une vraie école libre.
Église et École selon les
anarchistes de la « *Revista
Blanca* »**

Lucienne Domergue

Lucienne Domergue
Pour une vraie école libre. Église et École selon les
anarchistes de la « *Revista Blanca* »
1988

extrait le 3 septembre 2026 d'*École et Église en Espagne et
en Amérique Latine*, édité par Jean-René Aymes et al., Presses
universitaires François-Rabelais

La première série de la *Revista Blanca*, la revue anarchiste bien connue, couvrit un septennat au tournant du siècle, précisément de 1898 à 1905, durant une époque qui fut marquée, tant en Espagne qu'en France, par de fortes poussées de fièvre anticléricale. Des gouvernements bourgeois avaient choisi de se battre contre ce qui était désigné comme l'Ennemi, soit l'Église, en la dépouillant du quasi-monopole qu'elle avait longtemps exercé en matière d'éducation des enfants. Cette bataille se livrait sous la bannière de la Laïcité et visait les congrégations enseignantes, entre autres les jésuites. En 1881 le turno avait installé Sagasta ; son ministère aussitôt assure la liberté de la presse et s'attelle à la promotion de l'enseignement laïque. Dès lors les libéraux avaient durablement trouvé leur cheval de bataille : l'anticléricalisme, et le 14 décembre 1900 Canalejas, en écho au discours de Waldeck Rousseau à Toulouse, clame bien haut devant le Congrès : « El enemigo es el clericalismo ». Avec la célèbre formule : el liberalismo es pecado, ou même es el pecado, les catholiques aussi tiennent leur leitmotiv.

Et les anarchistes dans tout cela ? Pensant à leur slogan : « Ni Dieu ni maître », on pourrait en conclure que, en ce début de siècle, les libertaires s'estimaient en quelque sorte rejoints par le gouvernement légal du pays et qu'ils nageaient dans la satisfaction depuis que l'Espagne était ébranlée par cette campagne anticléricale qu'ils voyaient orchestrée en haut lieu et qui fort opportunément avait relayé la leur. Ce serait aller vite en besogne. Les libertaires découvrent que les libéraux, non contents d'occuper verbalement leur propre terrain de prédilection, à savoir la liberté ou les libertés, tendent à leur confisquer leurs traditionnelles bêtes noires : l'Inquisition, le jésuite, le couvent, etc. et que, de plus, ils chassent sur leurs terres habituelles : l'éducation du peuple. Ils vont donc mettre tous leurs soins à se démarquer de ces démocrates bourgeois qui à présent hantent les allées du pouvoir.

Mais ne voilà-t-il pas que, de son côté, au moins depuis les années 1880, l'Église ne règne plus sans partage, mais qu'elle se retrouve, malgré les incessants va-et-vient qui vont affecter la politique de la Restauration, plutôt sur la défensive. Au

temps de sa splendeur, elle eût volontiers prôné le monopole. Mais en ces années difficiles, elle s'est faite, selon un processus classique, le chantre de la liberté. La voir réclamer à grands cris une école libre ne va guère convaincre les auteurs de la *Revista Blanca* et leurs amis¹ qui, dans leurs colonnes, ne se font pas faute de mettre les choses au clair en dénonçant ces derniers usurpateurs du mot « liberté ».

C'est ainsi que, pris au milieu des polémiques déchaînées par la guerre scolaire, les libertaires de la *Revista Blanca* vont être amenés à adopter une attitude de relative réserve afin de préserver leur identité ; nous ne les verrons pas se vautrer dans les délices d'un anticléricalisme de circonstance (attitude al uso en ce début de siècle), même s'ils ne cessent de proclamer, volontiers et avec la plus grande conviction, leurs principes « anti-religieux ». Ainsi ils ne prennent pas position, autant qu'on aurait pu s'y attendre, sur les incidents qui, en Espagne, surviennent en série au cours de l'année 1901 et qui ont le plus souvent des causes religieuses² ; ils ne se font pas davantage l'écho de la bataille parlementaire qui fait rage au Congrès en 1902 et 1903 autour de la ley de asociaciones, car ils ne sauraient sans se renier vanter, comme le fait le modéré Vincenti, l'efficacité tranquille des suffrages en l'opposant à la violence de rue que ce dernier tient pour contre-indiquée et inspirée par la réaction. Ces petits jeux n'intéressaient pas les militants de la *Revista Blanca*.

A ce silence on pourrait apporter une autre explication : le caractère particulier de la *Revista Blanca*, publicación quince-

1. Dans la réponse de Silvela (15 décembre 1900) au discours de Canalejas, on trouve affirmé le droit de l'Eglise à la Liberté : « Nosotros seguiremos manteniendo el principio de la libertad, al cual nos hemos afiliado con la constitución de 1876... Libertad por tanto para la conciencia, libertad para las ideas, libertad para el ejercicio de las profesiones sin persecución de ningún género : libertad para los derechos civiles de todo ciudadano, sea cualquiera sea su comunión ; pero libertad también para la Iglesia, para la enseñanza, para la propiedad, para que se transforme y agrupe de la manera que elle entienda y quiera » (cité par M.D. Gómez Molleda, *Los reformadores de la España contemporánea*, Madrid, 1966, p. 430).

2. On se souvient que la première de l'Electro de Galdos déclencha des réactions anti-jésuites (Pío Baroja rappelle dans ses mémoires le tonitruant ¡Abajo los jesuitas ! lancé par Ramiro de Maeztu depuis le « paradis »).

nal de sociología, ciencias y artes, une revue d'opinion certes, mais qui ne s'est jamais proposé de suivre au jour le jour l'actualité politique, à laquelle, on ne le répétera jamais assez, les libertaires ne trouvaient guère de vertu.

Autre absence remarquée (car il y fait tout au plus quelques apparitions discrètes) : l'enseignement confessionnel. La revue d'Urales consacre un espace non négligeable à la pédagogie, et notamment à la pédagogie nouvelle : outre les expériences menées à l'étranger (surtout en France, mais aussi dans toute l'Europe), on y trouve en bonne place la glorieuse Institución de Libre Enseñanza et surtout des animateurs, Giner de los Ríos en tête ; à partir de 1901, elle publie volontiers des comptes rendus sur les activités de Ferrer Guardia et de son Escuela Moderna. Cependant, et qui s'en étonnerait ? on chercherait en vain mention des recherches pédagogiques qu'à ce moment-là précisément les catholiques espagnols entreprennent pour répondre aux attaques de tous ceux qui voudraient leur ôter le rôle prépondérant qu'en matière d'éducation leur avaient valu l'application du concordat et surtout les premières mesures de la Restauration. L'index onomastique de la Revista nous permet d'établir ce bilan de carence : on n'y trouve pas des noms comme ceux du P. Manjón fondateur des Ecoles de l'Ave Maria, du P. Vicent, du P. Ruiz Amado, du P. Sarda y Salvány, d'Alarcón y Meléndez et de l'équipe de Razón y fe, d'Oloriz, de Pidal, etc.³, pas plus que n'apparaissent d'ailleurs des allusions à García Alix ou à Romanones, les ministres instigateurs de la politique laïque. On comprendra aisément que nos anarchistes n'allaient pas mentionner les réalisations de leurs concurrents ; d'autre part, les expériences de Manjón et quelques autres mises à part, libéraux et catholiques, même si l'encyclique *Rerum novarum* avait fixé comme tâche prioritaire la reconquête du populaire, s'intéressaient plus particulièrement à la conquête idéologique, donc à l'instruction, de la classe moyenne, le prototype de cet enseignement *selecto* étant toujours représenté par les prestigieux collèges de jé-

bats – querelles de couloirs, en fin de compte – touchant « la laïcité ».

L'impulsion critique de l'hiver 1904 la conduit à s'étendre, en se prolongeant, au-delà du domaine scolaire et du moment politico-social ; au-delà aussi de l'agitation partisane comme des équivoques et des pièges d'un pseudo-réalisme opportuniste. Ici du moins, la mise en œuvre d'un schéma libertaire de base, la clairvoyance et le travail d'un « éducateur du peuple » ont eu raison des limites étroites du septennat où semblait enfermée, en sa première époque, l'action de *La Revista Blanca*.

3. Orti y Lara apparaît bien à diverses reprises, mais toujours sous la plume d'Urales, dans *La evolución de la filosofía en España* où il se contente de répéter qu'Orti, un thomiste pur et dur, « le enmendó la plana » à Balmes.

tuel des groupes partageant la même optique. Sur le plan personnel, leur propre travail d'éducation. Il consiste d'abord à s'éduquer soi-même ; mais aussi, en toute circonstance, à instruire et former les autres, en prêchant d'exemple avant tout :

«... una enseñanza de tal naturaleza (...) hemos de pedírsela (...) a la acción individual de las mentalidades revolucionarias, a la acción social de las colectividades verdaderamente progresivas y a nuestro propio esfuerzo, educándonos y educando en la calle, en el campo, en los museos, en todas partes con nuestra vida, es decir, viviendo, pero viviendo vida superior y haciendo partícipes de nuestra vida superior a cuantos nos rodean. Ha dicho Urales».

La lecture de Soledad Gustavo s'achève dans une sorte de plénitude, sur l'évocation du plus haut partage communautaire ; un partage clair, incessant, concret. L'assurance de ce « final » ne sent pas l'artifice rhétorique. Il est sans concession. Il confirme l'esprit d'indépendance et la liberté intérieure qui marqueront l'œuvre et le comportement d'Urales jusque dans les pires vicissitudes¹⁷. Une règle de vie libertaire s'y exprime, déterminante sur le plan de l'action éducative et de l'éducation active – qui ne sont, pour lui et pour ses compagnons, qu'une seule et même chose.

L'énoncé complet et structuré d'Urales permet ainsi d'apercevoir ce que lecteurs, proches collaborateurs et responsables de la Revista ont voulu préparer ou commencer ensemble, et pourquoi. Par ce bon raccourci, son directeur évite aujourd'hui encore à l'observateur attentif les confusions qu'il voulait épargner au public de l'Ateneo, mais aussi à son entourage anarchisant dans la fièvre d'un début d'année pré-révolutionnaire. La réflexion, fermement amorcée, se poursuivra dans son milieu militant et ailleurs, sur un terrain plus positif que celui des dé-

17. Voir par exemple F. Urales, *Mi vida*, ed. RB, Barcelona, 1932, I, pp. 250-253, cité dans l'éditorial du N° spécial déjà cité d'Anthropos, pp. 22-23, et les nombreux témoignages de Federica Montseny sur son père dans *Mis primeros cuarenta años*, Barcelona, Plaza y Janés, 1987.

suites. Le créneau des anarchistes, dirions-nous pour parler comme nos modernes marchands du temple, ne se situait pas au même niveau : pour eux il s'agissait avant tout d'éduquer le peuple, soit de permettre à l'individu, à tous et à chacun, d'élever son niveau de culture, partant de conscience, étant bien entendu que l'institution scolaire en tant que telle ne saurait être, tant s'en faut, l'unique planche de salut.

Ces remarques préliminaires auront fait comprendre que le lecteur ne devra pas demander à la *Revista Blanca* ce qu'elle jugeait ne pas devoir lui donner. Dans le débat gauche-droite qui, autour de la question scolaire, divise la classe politique espagnole de la Restauration, les libertaires ne sont ni pour les uns ni pour les autres : ils sont ailleurs. Pour montrer à quel point ils manient à l'égard des pugilistes en présence (Eglise-gouvernement) la plus grande méfiance, il suffit de rappeler l'exécution en forme d'allusion rapide que F. Urales lancera devant les habitués, catholiques et libéraux, de l'Ateneo de Madrid. Aux libéraux qui s'inquiétaient des moyens matériels dont disposait la faction cléricale : (« Reconozco que las congregaciones disponen de palacios arquitectónicos, con gabinetes y laboratorios a la moderna y con la Caja repleta de la caridad, la vanidad o la filantropía », notait le modéré Vincenti⁴ au début de juillet 1903 devant le Congrès), sans nourrir la moindre illusion, le fondateur de la *Revista Blanca* répondait dans le numéro du 1er avril 1904 :

«Claro está que si actualmente se otorga a las comunidades religiosas la libertad de enseñar, con los capitales de que disponen construirán edificios modelos con buen material de enseñanza, y claro está también que la burguesía, y aun la burguesía liberal, enviará sus hijos a los colegios regentados por religiosos».

C'est sans déplaisir que, en ce début de siècle, les anarchistes espagnols — comme tous les extrémistes encore minoritaires, voire groupusculaires, et bien décidés à le rester plutôt qu'à céder aux compromissions qu'exige toute alliance

4. «Lo que hay que hacer es educar mejor que ellos y entonces podremos vencerlos », assure également Vincenti (Cf. Gómez Molleda, op. cit. p. 431).

politique — mettaient dans le même sac catholiques et libéraux, les rivaux du jour, leurs ennemis de classe ici renvoyés dos à dos.

Les anarchistes étant par essence des révolutionnaires, ils se déclarent d'abord contre l'ordre établi, lequel à leurs yeux est plutôt un désordre créé. L'Église figure en bonne place dans cette galerie des scandaleux abus que leur offre la société contemporaine. Elle reste une de leurs têtes de turc privilégiées. En voici un exemple pris parmi d'autres : Lo que es la iglesia, article de E. Zaldo (IV, 91) où l'on retrouve, après l'évocation des crimes de l'Inquisition et la persécution de Galilée etc., les invectives classiques :

« ¡Guerra al letal enervamiento que la doctrina religiosa encierra! No puede amarse la redentora acracia sin estar emancipada de la tutela religiosa que es nuestro principal enemigo; es la base de esta sociedad hipócrita, ruin y cobarde. Pues bien derrumbemos el trono de Dios y sus sayones, y los demás, faltos de base, caerán por sí solos».

Quand ce ne sont pas des variations sur ce thème général, on a des récits tout aussi anticléricaux mais plus anecdotiques, comme la série d'articles intitulée Los frailes y las monjas en Portugal, par Díaz Pérez (IV, 154-190-217), et inspirée par un épisode survenu sous le Second Empire lorsque des sœurs de Saint Vincent de Paul expulsées de France sont débarquées à Lisbonne malgré le mécontentement populaire. Cependant, si l'Église est clouée au pilori, ce n'est pas spécialement pour sa nocivité en tant que déformatrice des jeunes esprits, puisque l'école chrétienne n'y est pas directement maltraitée. Pas plus Zaldo dans l'article précité que Donato Luben dans celui intitulé No son cristianos (V-158) ne s'en prennent au pédagogue catholique. Si Luben dénonce les ravages réalisés depuis la chaire, il vise, en même temps que son habileté multiforme à séduire les consciences, essentiellement l'art oratoire du clergé :

d'entraide fraternelle (le célèbre « apoyo mutuo » de Kropotkine). Leur idéal n'est pas « que la tortilla se vuelva ». En témoignent les contes utopiques où les collaborateurs de la *Revista Blanca* évoquent les premiers moments de la grande révolution ou la première étape du « monde » qui suivra¹⁶.

Voilà pourquoi la volonté d'autonomie et l'élan effectif de solidarité qui les animent leur permettent de contourner avec aisance la question du financement de l'école par les institutions dominantes de leur temps – Église ou Etat. Le problème des subventions n'a pas de sens pour eux, ni de place dans leur méthodologie éducative et révolutionnaire. Ils disent en substance avec Urales : nous ne pouvons – ni logiquement, ni sainement – rien demander à des entités dont l'orientation va contre la nôtre. Demander « el paraíso a la Iglesia y el bienestar al Estado » n'est pour eux qu'une magistrale absurdité. La question, pour d'autres palpitante, des subsides officiels leur demeure plus qu'indifférente. Dans la mesure où l'enseignement qu'ils dispensent déjà se propose de former des hommes tournés vers un autre horizon, « hombres libres, hombres vitales fieramente independientes y superiormente buenos », ils n'ont rien à solliciter des pouvoirs en place : ni aumône ni don, ni aide financière ni allocation.

Pour forger l'avenir qu'ils envisagent, Urales le précise dans son développement final, ils ne peuvent compter que sur leurs seules forces. Sur le plan collectif, le changement des mentalités à partir de pionniers, ceux notamment dont la *Revista Blanca* s'est voulue porte-parole et d'autre part le soutien mu-

16. Cf. p. ex. Anselmo Lorenzo, « Amorfa », RB, tome V, 1/12/1902, pp. 332-336. Voir aussi le contenu théorique de « Cuestión palpitante » : la 1^{ère} partie, « Ayer », retrace l'ascension du nouveau patron, pratique et démagogue, opposé au type de patron aux mains blanches (III, pp. 704 et 734). Dans « Hoy », un ouvrier signale que les gouvernants de demain se recruteraient parmi les leaders d'aujourd'hui : « Los mismos que hoy tanta mano meten en las agrupaciones obreras, dándose aires de directores o semidioses, puesto que todo lo pretenden explicar, sin enseñar nada, cual si sólo ellos tuvieran el talismán mágico de la emancipación proletaria... » (IV, p. 158). Dans Mañana, un ouvrier interrompt le dialogue inquiet des patrons pour leur signifier : « Nosotros no odiamos por sistema; anhelamos el bien general, buscamos la felicidad de la humanidad, pidiéndole el ejercicio de todas sus energías y devolviéndole en cambio el fruto íntegro de sus afanes » (IV, p. 279).

C'est ainsi qu'on assiste chaque jour à la distorsion des principes et des valeurs qui furent primordiales pour la philosophie bourgeoise à son aurore. Car Urales reconnaît – « ¡Hagámosle justicia! » – qu'elle s'est proposé d'abord sincèrement de « libérer le monde » avant de devenir « une classe parasite ». Au stade actuel la loi et le commandement, ainsi que les concepts similaires de délit et de péché, se relaient pour assurer la marche d'un engrenage de discorde et de domination. A la foule diversifiée des esclaves, l'orateur donne pour contre-partie la gamme non moins diverse des « exécutants », de ceux qui administrent les châtiments de ce monde au nom des dominants et à leur place :

«los verdugos, los jueces, los alcaldes, los policías, altos y bajos, a sueldo de la clase que posee la riqueza que hay sobre la tierra».

Notre orateur l'a dit : cette richesse de la classe possédante, signe et instrument d'inégalité, pourra bien mettre à son service des outils pédagogiques perfectionnés. Urales insiste sur le fait qu'elle ne saurait être ni une fin ni un moyen adéquat à la société et aux relations humaines que ses compagnons et lui veulent instaurer. Leur but n'est pas le pur et simple sens dessus-dessous : l'ascension sociale des uns au prix de l'écrasement des autres. Qu'elle soit d'origine populaire ou cultivée, la symbolique d'un changement sur le modèle inavoué des révolutions de palais ne peut les satisfaire¹⁴.

Ils pourront invoquer à tort ou à raison, avec Montseny, l'histoire des premiers siècles chrétiens. Leur expérience collective des révolutions bourgeoises ou du «caudillismo» ouvrier¹⁵ ne s'y oppose pas moins que leur éthique de désintéressement et

14. Cf. « Cretinópolis », de Carlos Malato (traduit de l'Effort par Antonio Cruz), RB, tome III, 1901, pp. 442-445. Des hommes en cage, exposés dans un jardin public, font l'objet des remarques « crétines » des bons bourgeois macaques et de leur progéniture. A la fin, les prisonniers s'évadent, mais ne tentent pas de prendre leur place : « Se acabó Cretinópolis ». Dans les écrits théoriques comme dans les affabulations de la Revista, les hommes libérés ont grand soin de traiter leurs anciens exploiters autrement que ceux-ci ne les traitaient.

15. Cf. « El caudillismo obrero », RB, tome VII, 15/5/1905, pp. 683-686.

«Diariamente en catedrales y ermitorios, en conventos y capillas, en asilos y hospitales, en cuantos santos lugares, en fin, ejercen los clérigos, regulares o seculares, el fructífero monopolio de la cátedra sagrada convertida irreverentemente en tribuna libre de club al servicio de la reacción, los reverendos oradores, los santos charlatanes tonsurados, prevalidos de la omnimoda libertad de que gozan, lanzan pestes contra el socialismo diciendo desde el pulpito, con la más piadosa de las frescuras, que "los socialistas son unos monstruos revolucionarios"...»

Réciproquement, quand le problème de l'école est mis sur le tapis, on oublie de citer nommément l'Église et d'en parler, en bien évidemment, mais aussi en mal ; ainsi Rogelio Columbié (La libertad en la educación V-56) oppose les méthodes que, dans l'utopie de Jean Grave, *Les aventures de Nono*, Liberta, institutrice au pays d'Autonomie, emploie pour enseigner les enfants après les avoir consultés, à celles qui ont cours ailleurs, sous la férule d'un domine disciplinario ; ainsi encore Francisco Núñez, un lecteur de Valence, qui signe une Dirección educativa (IV, 669) où, sans citer les congrégations, il critique l'éducation actuelle « rutinaria, impuesta, mecánica, pasiva y autoritaria » dont on sait que l'Église n'avait pas l'exclusivité.

Bien plus, tout ce qui appartient à ce corps social n'est pas de ce fait même frappé d'ostracisme : on le voit bien à la mort de Jacinto Verdaguer, quand de nombreux collaborateurs de la revue, et parmi eux Urales, rendent un hommage ému à ce porteur de soutane. Il est vrai que « Mosén » Jacinto Verdaguer n'était pas un éducateur, mais un poète, et aussi à sa façon un résistant marqué par la répression à l'intérieur même de l'Église. Etablissant un distinguo entre cet être d'exception et les siens, Ignacio Iglesias de s'exclamer :

« ¡Qué importa que Jacinto Verdaguer fuese sacerdote, que hasta representase la Religión de la Muerte, si en medio de todo y por encima de todo sentía y practicaba con gran intensidad el amor al prójimo ! » (V, 28).

En raison de cet amour, à Jacinto comme à Jésus, les anarchistes ont, pour la plupart, beaucoup pardonné. A l'inverse, il ne suffit pas de « bouffer du curé », comme cela se portait à l'époque, pour trouver grâce auprès de certains rédacteurs de la *Revista Blanca*. Le 2 février 1902 Urales lui-même éreinte une pièce de théâtre qu'il a vue à Madrid, *Las hormigas rojas*; ce drame de Rizot est contre les jésuites; cela ne lui vaut pas l'indulgence du chroniqueur qui n'y voit qu'une « colección de candideces » (IV, 467).

A propos de la vague anticléricale et laïque qui déferle sur la péninsule au début du siècle, on a souvent souligné l'influence de l'exemple français. Certes, le mimétisme n'explique pas tout et en matière d'anticléricisme, le XIX^{ème} siècle espagnol n'a pas de leçons à recevoir de ses voisins. Il reste que, comme les publications libérales de l'époque, la *Revista Blanca* fait, tant par le texte que par l'image, la part belle aux événements de France, comme en témoigne le dessin qui a pour titre *Un buen ejemplo. Las congregaciones en Francia*, et pour légende : *Quitando obstáculos para no tropezar en el camino del progreso* (V, 152). On y voit, sous un panneau qui dit *Francia*, Marianne, matrone à bonnet phrygien, jeter par-dessus bord deux moines qui s'en vont atterrir la tête la première sous le regard de gamins hilares. Dans sa chronique de Paris, Pérez Jorba publie, le 6 août 1902, « *Psicología de la educación* » y nuevo plan de estudios en Francia (V-118); il y rappelle la révolution pédagogique qui, dans ce pays et depuis 30 ans, a permis de laïciser l'enseignement (*laicitándose la enseñanza*) pour le plus grand profit du peuple français : la culture s'étant généralisée, c'est celui qui vit le mieux au monde. Dans le livre cité de Le Bon, ce qui est souligné, c'est au premier chef l'anticléricisme :

«*Muestra los inconvenientes de la enseñanza congregacionista de modo transcendente, aunque ajoute Perez Jorba, su criterio no sea tan amplio como lo quisiéramos nosotros*».

Réserve que l'on trouve aussi à propos du nouveau plan d'études adopté par le gouvernement de la République : « No diré que este (plan) llene los ideales de la *Revista Blanca* ».

La division en classes, la guerre des classes et les guerres de religion, au même titre que les discussions faussées et les combats sanglants pour le monopole de la connaissance à travers les siècles, reposent forcément, d'après Urales, sur une distorsion de la vérité. La liberté d'un seul est fausse liberté : elle reste partielle et asservit les autres. Le monopole de la science est celui d'une fausse science, dès l'instant où celle du groupe adverse doit être niée à tout prix. Toute idée de Dieu est fausse à son tour, dès lors que chaque religion prétend avoir le sien. Cette vision d'ensemble est le fondement de la libre recherche et de la tolérance que les anarchistes veulent pour critère de leur propre conduite.

Urales évoque dès lors avec aisance les contradictions d'une éducation familiale et d'une théorie scientifique non libérées de l'esprit de possession. Passant résolument à la critique sociale, il remonte en bon anarchiste jusqu'à la Révolution française. Il montre alors comment l'alternance des libéraux et des conservateurs correspond à celle des prétentions de l'Eglise et de l'Etat au monopole de l'enseignement, et il explique ainsi le paradoxe qu'il soulignait d'emblée, comme un mois plus tôt Soledad Gustavo : tandis que les conservateurs se font les héros de l'école libre, les libéraux prêchent l'école unique et obligatoire pour tous.

Pourquoi? Son diagnostic, répété par trois fois sous des éclairages différents, ne diffère pas de celui des socialistes marxisants : la franche servitude comme la fiction de liberté que les deux partis dominants préconisent répondent pour la bourgeoisie à une nécessité – ou à une soif impérieuse – de domination et d'exploitation. Le martèlement de l'expression tire ici toute sa force du contenu, et du poids que l'orateur lui prête :

«*Ni puede acontecer otra cosa, ni otra cosa más que esclavitud cabe esperar de las colectividades y las clases que necesitan vivir y viven de la sumisión y de la esclavitud de las demás, porque en la esclavitud de las demás se fundaron, y de la esclavitud y la ignorancia continúan sirviéndose*».

pasional – encore ce mot¹³ –, alegre – autre terme caractéristique – del individuo, sin distinción ninguna o con la sola distinción física y mental que establezca la naturaleza, y que de ningún modo puede ser causa de categorías en la sociedad y de derechos en la vida ». On le voit, l'exigence égalitaire unanime des anarchistes de la *Revista Blanca* tient pour socialement négligeable l'inégalité naturelle entre les personnes. Par contre, l'inégalité solidaire de toute domination ou par elle instaurée lui paraît nocive, artificielle et à rejeter sans merci. L'authentique liberté est à ce prix.

La valeur qu'elle représente dans l'esprit cohérent d'Urales ne saurait s'isoler que pour les commodités de l'exposé des valeurs de vérité et d'harmonie, donc de paix entre les hommes. L'enseignement dispensé par une institution dominante, elle-même dominée par les visées et intérêts des couches au pouvoir, ne peut qu'être « sectaire », et partant, « agressif » et « faux ». Encore deux mots clés de l'exposé de mars 1904 :

«La división de clase hace indispensable la enseñanza que haga del individuo un servidor del Estado contra la Iglesia o de la Iglesia contra el Estado, del cura contra el amo o del amo contra el cura, sumergiéndonos en la noche inmoral de la matanza, el odio y la destrucción».

On touche ici à l'analyse primordiale qui, chez Bakounine par exemple, voit dans le militaire, plutôt que dans l'économique, le ressort numéro un de la domination sociale. D'où l'importance structurelle, souvent méconnue, de l'antimilitarisme libertaire. Les valeurs de compétition et la pratique de l'émulation concurrentielle seront logiquement balayées de la pédagogie correspondante.

13. Cf. F. Urales, « La enseñanza en España », RB, tome VI, 1/04/1904, p. 578 (§11). Urales, tout au long de son œuvre écrite, invoque la passion et les passions comme éléments de base de la vie et de l'action humaines. Sous la plume d'Antonio Cruz, dans la suite dialoguée intitulée « Cuestión palpitante » (RB, tome III, 1901), le but final de l'effort libertaire et de la société anarchiste esquissée à grands traits est défini comme « la libre manifestación de la vida en general, el amor, la familia, las pasiones, etc. » RB, 15 sept. 1901, p. 160.

Cette question mérite également un « papier » aux yeux de Soledad Gustavo (Teresa Mané), qui, dans *Por esos mundos* du 1er septembre 1902 (V, 149), lui consacre un paragraphe intitulé *La cuestión religiosa en Francia* ; elle y applaudit sans réticences aux décisions des Français dont elle assure qu'elles ont été très bien acceptées par l'opinion. Elle se plaît à souligner aussi les contradictions des cléricaux, adeptes récents et peu désintéressés de la Liberté :

«Lo más jocoso que se observa en este asunto es que esos señores religiosos que rebuznan continuamente contra la libertad, la invocan con gritos desahorados cuando a ellos les conviene ampararse bajo su labaro».

Mais le peuple n'est pas dupe : « Ha sabido comprender la plaga que se echaba de encima con la expulsión de tantos hermanitos y hermanitas cuya única misión era la de embrutecerle más y más de lo que le han embrutecido diecinueve siglos de enseñanza religiosa ».

Abrutissement et à l'occasion immoralité, comme dans le cas de cette école où sévissait l'escolapio Ramón Soler inculqué pour pédérastie, ainsi que le note⁵ la même S. Gustavo (*Por esos mundos* V, 74).

Les écoles que les journalistes de la *Revista Blanca* érigent en modèles n'ont rien à voir avec la religion catholique ni avec aucune autre (lamentable perte de temps, selon S. Gustavo, V-151, que de tolérer une quelconque pratique religieuse à l'école, comme le fait encore l'école nouvelle de l'Estérel près de Cannes). Les établissements traditionnels, bastions de la vieille pédagogie (où l'on fait des « criaturas pasivas, débiles de voluntad, desprovista de iniciativas la mente, que viven fuera de la conciencia, prestando únicamente atención al

5. « La mejor acción popular es sacar todos los hijos, varones y hembras, de esos antros de perdición, peores mil veces que los burdeles, pues al menos en éstos no se controvierten ni se deforman las leyes de la naturaleza, y procurar que la niñez reciba la educación de padres que no necesitan la inclusa para criar sus hijos » (cette dernière périphrase désigne, précisons-le pour qui a perdu l'habitude de cette prose fortement anticléricale, les prêtres et religieux).

orden y mando que les viene del exterior ») sont comparés à ces écoles étrangères qui libèrent la jeunesse, notamment aux Etats-Unis. Cependant on déplore là encore « algunas irracionales preocupaciones como hacer descansar la moralidad en la Biblia y otras cosas por el estilo » (V-56). L'école idéale serait celle qu'évoque Anselmo Lorenzo dans le conte intitulé *La escuela altruista* (V-529). Les anarchistes de la *Revista Blanca* ne se contentent pas de la rêver, ils la peignent aussi au naturel, par exemple José Casasola qui décrit un épisode attendrissant de la vie de l'école créée à Barcelone par Ferrer : *Excursión de la Escuela Moderna a Badalona* (VII, 47); la cérémonie de fin d'année s'est déroulée le 29 juin 1904 avec les discours des enfants sur un thème libre :

«Es conmovedor, affirme Casasola voir à un niño de 9 años cómo se expresaba contra la guerra, otros sobre la explotación de la clase trabajadora, algunos sobre el fanatismo y explotación de los sacerdotes, no faltando lo que han tratado sobre los beneficios de la ciencia, de la enseñanza mixta etc.». ».

Mais que souhaitent au fond ces anarchistes, dès lorsque, même s'ils jugent qu'elle représente une étape nécessaire que l'on doit dépasser, ils ne se satisfont pas, de façon sommaire, de l'extirpation de l'enseignement religieux ? Dans *La cuestión social en el Ateneo de Madrid* (IV-737), le couple Urales-Gustavo répond au socialiste Vera : l'anarchisme veut tout pour tous, c'est-à-dire qu'il faut fonder des écoles intégrales :

«Pero ¿es que habrá simples peones y simples labradores en la sociedad futura? La educación integral, que ya se propaga y en parte se practica, contesta que no. La corriente de la pedagogía y de la higiene modernas se dirigen a convertir al hombre en un trabajador manual e intelectual a la vez. Precisamente en nuestras humanidades enfermas de inlelectualismo es cuando más se pondera la virtud y la necesidad del trabajo manual, y los grandes centros científicos, así como los grandes pedagogos,

« el Contrato de Rousseau »¹¹. Opinions politiques et parti pris pédagogiques auront-ils concouru à sa condamnation ? Le pauvre Jean-Jacques demeure en tout cas, pour les éducateurs contemporains de l'Ecole Moderne et de l'Ecole Nouvelle, le symbole égalitaire et sentimental de la confiance de l'homme en l'homme.

L'éducation qu'Urales propose aux « Ateneístas » ne passe pas seulement, ni forcément, par les écoles. Elle ne saurait progresser que « pour et par » cette vie intégrant l'élément fondamental de la passion, et donc échappant au monopole de la rationalité. Elle se soustraira aussi aux lois, règlements et maximes de l'éthique formelle et des conventions sociales existants. Elle prendra simplement pour critères la joie de vivre et la joie d'aimer, apparemment inséparables : « Sin otro objetivo que el goce de vivir y de amar cada vez con mayores grandezas y cada vez con mayor intensidad ». Elle évitera et l'Eglise et l'Etat, qui visent à se l'approprier en vue de leurs fins et « intérêts particuliers », car entre leurs mains elle ne serait qu'un obstacle sur la voie de l'épanouissement : « Una dificultad para que el hombre viva sincero, franco, leal, libre y ha de ser feliz ». Remarquons le décrochage syntactique de cette fin de phrase brusquement éblouie.

Un tel cheminement, dont Urales ne dissocie en aucun cas l'idéal collectif qui est le sien, aura pour horizon, comme dans les gravures de l'époque, le lever du soleil de la révolution et de l'humanité future¹² : l'avènement d'une existence où l'émancipation de chacun et de tous permettrait « la vida libre, fuerte,

11. Carlos Villa-Real, *Andrés Manjón (Vida, obra y persona)*, Granada, Impr. Ave María, 1980, p. 123.

12. Voir la gravure que reproduit la jaquette de l'anthologie toulousaine E.R.A. 80, *Els anarquistes, educadors del poble* : « *La Revista Blanca* » (1898-1905), Barcelona, Curial, 1977 : elle se compose de trois scènes symboliques superposées, intitulées « Principio » (la semeuse), « Medios » (abattre le vieil arbre, élaguer les nouveaux) et « Fin » (amour et liberté). Un soleil rayonnant émergeant d'une ombre noire éclaire la dernière scène : deux jumeaux nus, du genre chérubin, délivrant des oiseaux de leur cage. Voir aussi le symbole de la République française née au XIXe siècle qu'on retrouve encore sur nos pièces de 0,50, 1 et 5 F : la fameuse « Semeuse » de Roty (1846-1911).

humaines, permettent à Urales de relativiser les querelles d'actualité. Sous ce jour, les questions qu'elles agitent deviennent inférieures et « secondaires » – tout comme, Urales le répète, les concepts de Dieu, d'Église ou d'Etat. Accèdent au plus haut niveau de dignité, sous les pleins feux de l'attention que réclament les libertaires, la notion de vie intégrale, les valeurs solidaires de liberté et de vérité, celle d'harmonie dans les relations individuelles et sociales : trois conceptions fondamentales pour l'idéal qu'essaient de promouvoir autour de 1900 les responsables de la *Revista Blanca*.

La fin de l'éducation dépasse en effet, à leurs yeux, les buts et les moyens de l'enseignement. Elle concerne toute l'existence des hommes. Elle s'identifie à cette vie qu'Urales définit lui-même, avec feu, comme « pasional ». Autant dire que l'irrationnel consubstantiel à l'être humain – la « passion » – ne doit ni ne peut en être extirpé. Urales y voit, au contraire, une force positive de base qu'il appartient à l'éducateur de mettre en œuvre. Une telle conception et la pratique qui en découle s'opposent directement à ce qu'ont dit et surtout fait dans leurs écoles, jusqu'alors, la plupart des éducateurs de tradition catholique ou d'ascendance puritaine.

C'est ainsi que dès le début du XVIII^e siècle Louis Rollin, premier organisateur de l'enseignement d'Etat en France, a pris le relais de l'école confessionnelle sur ce point¹⁰. Deux siècles plus tard, vers 1915, à la tête du réseau d'écoles de l'Ave María, le P. Manjón, qui fut professeur de Droit à l'Université de Grenade, s'en prendra à son jeune collègue don Fernando de los Ríos qui passe son temps à expliquer

10. « Il y a dans le cœur de l'homme depuis sa corruption une malheureuse fécondité pour le mal qui altère bientôt dans les enfants le peu de bonnes dispositions qui y restent si les parents et les maîtres ne travaillent pas continuellement à nourrir et à faire croître ces faibles semences de bien, restes précieux de l'ancienne innocence ; et s'ils n'arrachent pas avec un soin infatigable les ronces et les épines qu'un si mauvais fond pousse sans cesse ». (Traité des études – De la manière d'étudier les Belles Lettres par rapport à l'esprit et au cœur, 1726-1728). C'est en 1719 que Louis XV institua en France l'« éducation gratuite » dans l'enseignement secondaire, et par suite la rémunération des enseignants par l'Etat.

dedican su actividad a la creación y a la propaganda de escuelas integrales...»

On est loin du programme minimal et mesquin du libéralisme bourgeois, qui, selon les libertaires, cherche à évincer l'Église pour prendre sa place, ou pour faire diversion, mais en tout cas pour appesantir sa mainmise sur le peuple. Urales et Gustavo ne mâchent pas leurs mots quand, dans les premiers mois de 1904, devant l'aréopage de l'Ateneo, ils répondent à Vicente Gay sur le problème de l'enseignement en Espagne. Donato Luben (*Ideas propias*, IV-445) signalait déjà les limites de l'anticlérisme bourgeois et de la Laïcité étriquée lorsqu'il redéfinissait ce que, selon les épigones de Bakounine, devait être la Libre-pensée :

«Es el alma mater de toda filosofía y toda verdad, pero el librepensamiento no implica solamente, y como muchos suponen, la crítica religiosa. No es ser librepensador dedicarse exclusivamente, sistemáticamente a la crítica y desmenuzamiento de los dogmas y de las falsas cosmogonías religiosas... No sólo se contrae (el verdadero filósofo) a poner a discusión la existencia o no existencia de Dios, problema secundario, por lo que tiene de evidentemente quimérico, sino que abarcándolo todo en el inmenso campo de sus investigaciones, el librepensador no se detiene ante nada».

Formule lapidaire et aussi bien frappée que la maxime de La Rochefoucault : « L'honnête homme ne se pique de rien », même si Donato Luben s'inscrit plutôt dans la lignée du *sapere aude* cher aux humanistes !

Avec une conception aussi haute de son destin d'homme et d'être social, tout anarchiste digne de ce nom ne pouvait que rester sur sa faim, à l'automne 1904, lors de la grand-messe anticléricale que se voulait le Congrès Libre-penseur célébré à Rome (compte rendu dans le numéro du 15 octobre 1904, VII-225) :

«Creían los pastores del Librepensamiento que iba a concretarse la reunión de Roma a una manifestación antirreligiosa enfrente del Vaticano, pero no resultó ser así».

En effet la vieille garde, représentée par Ferdinand Buisson, le glorieux Directeur honoraire de l'Instruction Publique en France⁶, qui était président de séance, ne put l'emporter devant la détermination des jeunes turcs qui firent adopter la motion Doizié pour l'« emancipación íntegra de la humanidad asegurando a todos el derecho a la vida ». Les anarchistes, avec Domela Nieuwenhuis, dénoncent l'« antique », la « vieille Libre-pensée »⁷. Ils se prononcent « no sólo contra el dogma religioso y el capital, sino también contra todos los prejuicios políticos y sociales, tales como el parlamentarismo, la ley, el patriotismo, el militarismo y la autoridad en general ».

Et «Domela» de fustiger une fois encore ceux qui essaient d'« engañar al pueblo haciéndole esperar su bienestar de la separación de las iglesias y del Estado » et de rappeler qu'en revanche on doit « esperar lo todo de la Revolución social que el mismo pueblo habrá de hacer destruyendo el capitalismo con sus servidores : el Estado y las iglesias ».

Le 15 février et le 1er avril 1904, le discours alterné des époux Montseny sur « La enseñanza en España » passe du

6. Malgré ses astuces manœuvrières (c'est du moins le sentiment des libertaires), le vieux routier de la Troisième République qu'était F. Buisson ne parvint pas à cette occasion à imposer ses vues sur la laïcité qu'il avait brillamment contribué à faire prévaloir en France. Sa thèse est connue : « El laicismo íntegro del Estado es la pura y simple aplicación del Librepensamiento a la sociedad y consiste en separar la Iglesia del Estado, no bajo la forma de un reparto de atribuciones entre dos potencias que tratan de igual a igual, sino garantizando a las opiniones religiosas la misma libertad que a todas las opiniones, y negándoles todo derecho de intervención en los negocios públicos ».

7. « Los librepensadores han perdido hasta ahora el tiempo ocupándose solamente de liberarnos de la Iglesia, porque ello es imposible sin la emancipación económica del individuo, asegurando a todos la vida ».

rique anti-cléricale al uso. D'où l'attitude méthodique proposée à ce public effervescent.

Descartes, de loin, a montré la voie. L'humanisme issu des Lumières, et surtout l'esprit de tolérance prêché par les républiques Fin-de-siècle, les schémas d'allure monastique et « insulaire » qui orientent depuis déjà trois siècles rêveries utopistes et projets pédagogiques ; tout débouche sur cette demande méthodologique inattendue, Urales le sait bien :

«Mas yo ruego a mis oyentes que por un esfuerzo de su voluntad se abstraigan de las ideas políticas o religiosas que llevan en el cerebro. Seamos sólo hombres un momento. Han desaparecido de nuestra mentalidad todas las concepciones políticas, sociales y religiosas (...). Dios, Estado, Iglesia, partido, secta, principio, todo acabó, mejor dicho, nunca existieron».

Mais cette apparente « table rase » libertaire en fait est un plateau ouvert aux vents du large. Toute idée balayée, reste la vie. C'est en son nom qu'Urales cherche à rapprocher les frères ennemis conservateurs et libéraux d'un sentiment humaniste pour ainsi dire transcendant. « Todos somos hijos de la misma vida » dira-t-il ailleurs. Ce sentiment dépasse aussi bien les rivalités à l'intérieur de leur propre couche sociale que la guerre des classes, toujours répudiée par le penseur anarchiste⁹. Mais il permet en outre le saut qualitatif au prix duquel tous peuvent entrevoir la société dont les libertaires ont rêvé, et la succession des jours qui pourrait, à partir des hommes tels qu'ils sont, aboutir aux enfants susceptibles de vivre une société renouvelée.

Les modalités mêmes de l'éducation et de l'évolution socio-économique souhaitées s'avèrent donc liées à un vitalisme et à un humanisme antérieurs à tout principe, idée ou croyance. Ensemble, la primauté de fait et la priorité d'ordre qualitatif qu'il accorde à la vie et aux vivants, à l'existence et à la solidarité

9. Cf. Javier Guallar, « La concepción del hombre en Federico Urales », *Anthropos*, Barcelona, nov. 1987, p. 51 ; Marie Laffranque, « Urales y los intelectuales », *Ibid.*, pp. 45 et 46.

qu'Urales va dire de la conception anarchiste de l'homme et de la société, et de l'opportunisme qui est le leur en cette affaire.

Courtoisement, mais avec vigueur, il les renverra dos à dos. L'énergique clarté d'un discours balancé – à l'image de son objet – prend ici une allure presque cicéronienne. Elle oppose, à l'exercice même de la constance libertaire, une analyse progressivement approfondie du mouvement pendulaire de la politique du temps : solidarité à double conduite de la « théocratie » et de la démocratie, alternance du libéralisme et de l'autoritarisme, va-et-vient du cléricalisme et de l'anti-cléricalisme selon que prévaut et gouverne, en France ou en Espagne par exemple, telle ou telle fraction de la toute puissance bourgeoise. Aucun doute : tant que l'enseignement demeure le monopole de fait d'une classe sociale, il sert d'une manière ou d'une autre l'injustice. Qu'il appartienne à l'Église ou à l'Etat, il forgera les armes du « struggle for life » contemporain. Sourd et aveugle à tout autre avenir, il restera, dans tous les cas, « una enseñanza de agresión al enemigo ». D'où le diagnostic initial de l'orateur, penseur anarchiste et homme de paix :

«El poder nunca representa un principio ético de justicia ; no representa más que el dominio de una clase por otra y a menudo el de un partido por otro partido. De esta suerte sea cual fuere la tendencia religiosa o laica del Estado, la enseñanza que emana de ese Estado será sectaria, parcial, de intereses particulares : de los que represente el Estado teocrático o el Estado demócrata, esto es, el predominio de un principio por otro principio, de un partido por otro partido».

A la défense des dogmes ou de « la doctrine », Urales oppose la recherche critique de la vérité. Il le souligne encore en plein milieu de son discours, au tout début de la 3e partie : « La libertad de la Iglesia, la libertad del Estado ¡Falsedad todo, toda falsedad ! » « Fausseté », « hypocrisie », et non « erreur » ou « mensonge », tel est le juste maître-mot que lui soufflent ensemble les valeurs qu'il veut promouvoir et la rhéto-

champ clos – déjà évoqué – de l'Ateneo de Madrid à la tribune écrite de la *Revista Blanca*.

Soledad Gustavo y parle déjà au nom de 14 ans d'expérience enseignante. Ennemie des digressions, elle s'en tient au présent. A cette date et dans ce milieu, en Espagne, le grand nom de Hegel qu'elle cite fait lui-même partie de l'actualité. C'est seulement au début de sa prise de parole qu'elle s'est réclamée des principes libertaires pour répondre sans embages à la question du jour :

«Yo, señores, que soy fiel a mis principios de libertad (...), afirmo y sostengo que la libertad no puede ni debe ser restringida en ninguno de los órdenes de la vida, si queremos que el pueblo, a quien siempre se le invoca, pero siempre se le engaña, sea una entidad que piense por sí y ante sí, y se vea libre de la tutela de la Iglesia y el Estado, verdaderos y únicos responsables de su incapacidad moral e intelectual».

La compagne d'Urales proclame par ailleurs son parti pris d'indépendance face à toute orthodoxie et sa volonté de libre recherche en pédagogie comme partout. Dans le contexte socio-politique du moment et dans l'atmosphère surchauffée de l'Ateneo, les excès de l'anticléricalisme libéral, dont ceux de certains francs-maçons à la française, pourraient, en réaction, l'avoir conduite à une vision plus nuancée, voire à la ferme mais discrète mise au point d'Urales. Parallèlement, en tout cas, l'idolâtrie où tombent les chrétiens du temps l'amène à resituer dans une perspective « évolutionniste » – nous dirions plutôt relativiste – l'image et la personne de Jésus.

Son discours et celui d'Urales ne se développent pas seulement en fonction de la conjoncture, et du mémoire de Vicente Gay proposé à la réflexion ou aux controverses des «Ateneístas». Tous deux tiennent compte plus largement des courants en présence dans cet auditoire qu'ils connaissent bien. Ainsi, on trouve sous la plume de Soledad Gustavo un chapelet d'exemples de pseudo-explications reprises ou renforcées, croit-elle, par l'enseignement catholique, et démenties par la

science « positive »⁸. Rien de nouveau dans cette philippique pour les conservateurs et les libéraux de l'Ateneo. Certains de ces derniers peuvent, aussi tranchants qu'Urales, dénoncer avec lui l'obscurantisme qui change les êtres terrestres en « momies pour le ciel ». Moins facilement et moins volontiers sans doute celui qui noierait leur intelligence dans les brouillards d'une « mystique étatiste » : pour former les jeunes esprits, ne sont-ils pas, ces libéraux, partisans d'une école publique organisée et financée par l'Etat, et d'une instruction laïque et obligatoire essentiellement dispensée par elle ?

En fait, l'exposé de Soledad Gustavo devient original dès qu'elle définit son attitude quant à la liberté et aux libertés scolaires. L'école publique que les libéraux préconisent – en gros celle qui existe déjà – reste à ses yeux génératrice d'esclavage mental et spirituel. Dans l'immédiat, comment se dégager de son emprise ? Certes pas en perpétuant les plaisirs pervers ou ambigus du corps-à-corps polémique. Bien plutôt en s'efforçant d'atténuer son impact dépersonnalisant sur les jeunes dans les moments où ils échappent au moule de l'institution :

«Antes, pues, que negar la libertad con pretexto de que la reacción se apoderaría de las conciencias humanas educando a la infancia, es preferible mil veces hacer la labor de Penélope ; deshacer nosotros, cada cual en su hogar, por la noche, lo que el maestro haya hecho por la mañana. La libertad es antes que todo, porque con ella vendrá la anulación de cuanto se oponga a la marcha del progreso de los pueblos».

La position de fond qui vient d'être énoncée explique bien pourquoi, dans le débat en cours sur l'enseignement, la querelle de l'Église et de l'Etat semble laisser nos libertaires presque indifférents, et occupe dans la *Revista Blanca* l'espace modeste que l'on sait. Par contre, Soledad Gustavo, pour conclure, redonne sa vraie place à la conception de la liberté qui est celle des anarchistes. Cette liberté « intégrale

8. Rôle justicier de la foudre, « castigo de Dios » ; l'arc-en-ciel, signe d'alliance après le Déluge ; l'eau jaillie du rocher sous la baguette « milagrosa » de Moïse ; les feux follets, âmes en peine des cimetières.

», nécessairement physique et mentale, ne pourra s'épanouir que dans une société égalitaire :

«Con todo, no olvidemos que la libertad de conciencia y el libre examen serán siempre mentiras convencionales, mientras el hombre no sea libre, no ya políticamente sino económicamente, mientras haya algo que lo sujete a otro hombre. He dicho».

Urales intervient à un autre niveau. Son exposé serait plutôt d'un philosophe que d'un enseignant. Il est, en tout cas, l'expression conséquente d'un penseur qui essaie de pratiquer l'éducation intégrale-complète et à tout âge –, et d'un lutteur indépendant mûri par la connaissance, combien vécue, d'une certaine histoire contemporaine. Cette active réflexion de vingt années enrichit l'expérience présente du couple Mañé-Montseny, élargit l'horizon de ses deux exposés. Elle va se poursuivre dans le grand quart de siècle qui les sépare encore des premières avancées du nazisme.

Urales, sans tarder, élevant le débat, élimine un cloisonnement qui le restreint et l'obscurcit. Parler de l'enseignement, c'est parler de tout ce qui existe au monde, puisque « tout s'enseigne ». On ne saurait le faire sur le mode aseptique de la technicité, et ce n'est pas ainsi que les gens se situent vis-à-vis d'un tel problème. Chacun y pense et en disserte à l'Ateneo dans une perspective philosophique, sociale, religieuse et politique. «Aplicamos a la enseñanza el criterio que tenemos formado de los hombres, de la sociedad, de la Iglesia y del Estado».

C'est un développement à trois étapes dans cet ordre (homme, société, Église et Etat) que les « Ateneístas » sont invités à suivre. Ils devront avant tout admettre une évidence : le débat sur l'enseignement en Espagne n'est qu'un « épisode » des discussions qui réunissent en les affrontant, depuis quelques années, dans le cadre de l'illustre cénacle madrilène, orateurs libertaires, libéraux et conservateurs. Il leur faudra entendre, avec le maximum de tolérance et de patience, ce